L'ŒUVRE DU CHANOINE PAUL-VICTOR FOURNIER, HISTORIEN DE LA BOTANIQUE ET FLORISTE FRANÇAIS (1877-1964)

par G.-G.-Aymonin

Le 20 mai 1964, le chanoine Paul-Victor Fournier décédait brusquement dans sa quatre-vingt septième année. Résidant en Haute-Marne depuis 1937, il accomplissait sa mission spirituelle dans un petit village, une clairière au milieu des forêts du sévère plateau de Langres.

Le projet, formé quelque temps auparavant, de rencontrer l'auteur de l'ouvrage désormais classique, « Les Quatre Flores de la France », ne devait donc pas se réaliser. Nous nous rendions à Poinson-lès-Grancey le 23 mai 1964, et ce n'est pas sans émotion que nous allions parcourir les lieux qu'habitait le disparu. Au cours de cette visite, inopinément transformée, pour le petit groupe de botanistes venus, ce jour-là, à Poinson, en un véritable pèlerinage, nous devions aussi retrouver des amis lyonnais du Chanoine : ceux-là mêmes auxquels il se promettait de remettre l'outil de ses explorations botaniques : sa boîte d'herborisation. Souvenir touchant, sans doute, mais de quel prix pour qui pouvait hériter en même temps d'un peu du « feu sacré » du savant floriste, un peu de cet état d'âme qui fait admirer la Nature et y chercher, au-delà d'un enseignement, la source d'une élévation intérieure toujours bénéfique!

Nombreux sont amis et confrères de Paul Fournier qui ont évoqué récemment [1,2] les principaux traits de sa vie et de sa carrière et qui soulignèrent combien, dans sa grande simplicité, il mettait de conscience à la fois dans l'exercice de son sacerdoce et dans la mise au point de ses travaux scientifiques.

Aussi voudrions-nous surtout aujourd'hui, dans les pages de cette Revue, rendre hommage à l'œuvre d'inventaire de celui à qui les floristes et systématiciens européens doivent la plus récente et la plus complète des publications synthétiques générales concernant la flore du terri-

1. Nous sommes redevable à M. Georges Dillemann, Professeur à la Faculté de Pharmacie de Paris, de nombreux renseignements qu'il voulut bien nous communiquer avant la publication de la Notice qu'il consacra au Chanoine Fournier (Bull. Soc. Bot. Fr. **111** : 276-290, 1 portrait, 1964). Des correspondances échangées avec le Frère Paul Litzler nous apportèrent, d'autre part, d'utiles précisions, ainsi que les éléments réunis grâce à Mlles C. Bulard (Nice), M. Keraudren (Paris) et M. E. Bonnot (Dijon).

2. Le Professeur H. Humbert a évoqué l'œuvre de l'Abbé Paul Fournier (C. R. Hebd.Acad. Sc. **260**, 12 : 3234-35, 1965). — Voir aussi : H. Gaussen, Le Monde des Plantes, 344, 1964.

toire français. Nous essaierons de situer cette œuvre au sein de son époque et par rapport aux travaux qui la précédèrent et de souligner sa valeur dans le contexte des orientations présentes.

Sans avoir eu, peut-être, dans le domaine de l'investigation sur le terrain, une activité aussi débordante que celle de son illustre devancier, l'Abbé Hippolyte Coste, Fournier sut allier aux devoirs de sa charge un programme de prospections dans la nature, d'abord dans l'est de la France, puis, grâce à sa participation aux sessions extraordinaires de la Société Botanique, en Alsace, en Auvergne, dans les Pyrénées, en Provence... Il eut aussi la lourde responsabilité d'assurer la « vie » du « Monde des Plantes », dont il dirigea la publication de 1932 à 1946.

Cependant, outre ses activités de floriste français, le Chanoine Fournier élabora un ensemble de travaux qui méritent d'être brièvement signalés; en effet, l'Académie des Sciences devait les honorer, le 30 mai 1960, en élisant le titulaire de la cure de Poinson, Membre correspondant pour la section de botanique. Rappelons deux mémoires dont l'utilité n'est pas à démontrer pour quiconque doit rechercher des documents sur telle ou telle exploration de régions lointaines : « La contribution des Missionnaires français aux progrès des Sciences naturelles aux XIXe et XXe siècles » et « Les voyageurs-naturalistes du clergé français avant la Révolution», l'un et l'autre de ces mémoires ayant servi de thèses de doctorat ès lettres (1932). Fournier publia des études sur les plantes cultivées, les espèces médicinales ainsi que de nombreuses mises au point sur l'étymologie des noms en botanique; il s'intéressa également aux auteurs anciens ou aux pionniers, d'Albert le Grand à Férat ou à Chamisso; souvent même, il discuta leurs conceptions ou leurs points de vue, à la fois sur les plans scientifiques et philosophiques, mettant toujours l'accent sur la particulière originalité des méthodes de recherche en biologie, n'hésitant pas parfois à défendre des positions délicates. « Toute l'histoire de la biologie démontre que l'hypothèse finaliste s'est montrée infiniment et continûment féconde, tandis que l'hypothèse mécaniste n'est féconde que pour le chimiste et le physicien », ainsi s'exprimait Fournier à propos d'une analyse des travaux de Sprengel.

S'il acquit, par ces diverses publications, une notoriété incontestée, le Chanoine Fournier a pourtant droit à la reconnaissance des botanistes pour ses synthèses de floristique qui eurent une beaucoup plus large diffusion : sa thèse de sciences, la « Flore complétive de la plaine française » (1928), puis « Les Quatre Flores de la France » (1940, tirées à nouveau en 1946 et 1961), demeurent des ouvrages fondamentaux pour l'étude des richesses végétales de la France.

Lorsqu'il se plaisait à rappeler le souvenir de Thomas Mont-Sainct, « le père de la floristique française », Fournier insistait sur le fait que les premiers auteurs de catalogues locaux ou de flores régionales énuméraient « pêle-mêle les plantes cultivées et les espèces spontanées ».

C'est peut-être un des points les plus originaux, en son époque, de l'œuvre floristique de FOURNIER, que d'avoir constitué un essai pour mettre en évidence, d'une manière explicite, les données biogéographiques générales relatives aux plantes présentes sur le territoire français. Pourtant, FOURNIER travailla pratiquement seul, longtemps en province, puis à Paris, où il devait fréquenter les herbiers du Muséum à partir de 1927. Dirigées vers des buts précis, ses recherches ordonnées devaient lui permettre de réaliser, à partir de 1934, grâce à une souscription, la publication, échelonnée sur six années, des fascicules destinés à constituer « les Quatre Flores ». Il fut tenu compte, dans la mesure du possible, au fur et à mesure de leur arrivée, des suggestions, des notes, des additions que nombre de confrères lui firent parvenir, souvent par l'intermédiaire du « Monde des Plantes », revue qui continue d'accomplir aujourd'hui cette mission sous l'égide du Professeur GAUSSEN et de M. PIERRE LE BRUN.

On pourrait s'étonner de la si parfaite réussite technique d'une initiative qui allait doter la France de sa seule flore récente, en une période où des réorganisations universitaires conduisaient à la suppression de plusieurs chaires de botanique, alors qu'en nos jours, bien que presque tous les pays d'Europe aient donné à leur public scientifique des flores modernes, aucune œuvre floristique synthétique originale et de haut niveau systématique n'a enrichi la bibliographie française.

Les points faibles existaient, sans doute; les critiques se firent jour, c'est vrai; mais FOURNIER avait une connaissance sérieuse de la flore, une connaissance qui ne se limitait pas à quelques petits groupes, à certaines petites régions ou à certains types de peuplements; il était arrivé au-delà du stade de la floristique pure pour aborder des questions de systématique et de biologie générales; la rédaction de sa Flore était fondée sur des bases solides, et, il faut le souligner, relativement homogènes d'un groupe taxinomique á un autre dans le cadre des documents dont il disposait à son époque. A la question méthodologique posée par Emile WALTER dès 1934 (question qui met en relief encore maintenant l'indécision des floristes ou la fragilité de leurs documents) : « Quelle est la qualité que doit présenter une plante pour mériter ce titre » (celui « d'espéce authentique de notre patrie »)?, FOURNIER répondit par des citations et des faits qu'il consigna brièvement dans sa Flore. Faisant sien le devoir de considérer une botanique « qui voudrait aussi comprendre et expliquer..., qui peut se tromper dans ses explications, mais pas plus qu'aucune autre théorie scientifique », FOURNIER n'hésite pas, dans les paragraphes qu'il consacre à chaque groupe taxinomique, á souligner la certitude ou l'éventualité d'une introduction : il tient compte du fait qu'une espéce présente peut être adventice, subspontanée ou naturalisée. On reproche souvent à une telle manière de procéder d'alourdir un ouvrage, de rendre les clés plus complexes; ceci est exact, et nous avons eu l'occasion de rappeler cet inconvénient de diverses flores; mais, lorsque l'on sait qu'un ouvrage récent concernant la flore méditerranéenne française[1] fut publié sous une

1. ARRECGROS : Petit Guide Panoramique (1963).

couverture où n'est représentée aucune espèce originellement provençale, on constate qu'il est parfois indispensable « d'admettre les espèces qui, actuellement, ont pris pied ferme sur une parcelle de notre territoire, où elles se reproduisent par leurs propres moyens, sans le concours direct de l'homme ».

Naturellement, certaines indications n'ont qu'une valeur passagère, mais personne n'ignore la place que diverses allochtones prennent dans les phytocœnoses secondaires de notre pays, et l'on ne doit pas méconnaître que plusieurs de ces espèces créent même de véritables groupements, fluctuants certes à l'échelle de la décade, mais dont beaucoup des éléments se maintiennent bien plus longtemps. Il suffit de songer aux classiques cas des *Buddleia*, de l'*Ailantus*, de l'*Amorpha fruticosa*, des *Opuntia*, du *Gnaphalium undulatum*, des *Oenothera* ou du *Cortaderia*, entre bien d'autres.

Dans sa Flore, FOURNIER est assurément allé plus loin que ses prédécesseurs : il a essayé aussi de sortir la floristique du « cadre stérilisant dicté par les limites administratives », que celles-ci soient départementales ou nationales; la plupart des espèces furent qualifiées par des épithètes chorologiques ou biogéographiques, épithètes sans doute parfois discutables, mais apportant toutefois dans la littérature botanique française une innovation à laquelle depuis on n'a donné suite que d'une façon bien partielle. La notion d'endémisme fut mise également en évidence; de même, l'on trouvera mentionnées des « limites » altitudinales habituelles, ainsi que des indications éthologiques et écologiques sommaires. Sous leur très faible volume, les Quatre Flores apportent une documentation qui, sans être naturellement aussi étoffée et aussi large, n'est pas sans rappeler celle fournie par les textes de la Grande Flore de Gaston BONNIER. On a souvent critiqué les figures des Quatre Flores, avec raison : sans doute l'Auteur ne fut-il pas entièrement responsable de leur peu de netteté; notons à ce propos que, ne disposant que d'une très faible place, FOURNIER eut l'idée très intéressante de ne représenter que quelques détails caractéristiques lorsque ceux-ci pouvaient aider à la détermination, spécialement chez les *Carex* et les Graminées (y compris les coupes anatomiques des feuilles de *Festuca*). Ajoutons aussi que la citation des hybrides ouvrait, à cette époque, un nouveau champ de recherches aux floristes. FOURNIER ne s'est pas borné à des indications purement botaniques; son érudition littéraire lui permit, outre de nombreuses notes publiées par ailleurs, de résumer, en quelques mots, dans sa Flore, une multitude de renseignements éclairant l'étymologie des noms de genres, constatant l'utilisation historique des végétaux, etc. On y découvre aussi des indications très brèves, mais combien utiles souvent, sur plus de 450 personnages, médecins, voyageurs, explorateurs, naturalistes, dont le souvenir nous est laissé par le nom de telle ou telle plante.

On a reproché aux Quatre Flores des inexactitudes de nomenclature, les difficultés d'emploi des clés, l'ordonnancement systématique. Nous dirons qu'il était de toutes manières obligatoire de faire un choix et nous

rappellerons aussi que FOURNIER rédigea son ouvrage essentiellement entre 1928 et 1935, ceci à partir de documents bien antérieurement réunis, comme le prouve sa thèse de sciences (1928). D'autre part, FOURNIER assumant d'autres responsabilités, n'avait pas pour principal devoir la rédaction d'une Flore. A l'époque où il inventoriait la bibliographie et les collections, il ne bénéficiait que de bien peu d'ouvrages synthétiques en Europe, qu'il s'agisse de flores ou de monographies. Son travail fut contemporain de l'élaboration de la 1re édition de la magistrale Flore de HEGI, mais il put néanmoins utiliser nombre de résultats commentés dans cette Flore encyclopédique dont les 13 tomes (7 volumes) parurent de 1906 à 1931. Sans doute ne faut-il pas aujourd'hui juger des imperfections qui ne peuvent apparaître que grâce à l'énorme documentation que les moyens modernes mettent à la disposition des chercheurs, lorsque ceux-ci ne se laissent pas rebuter par les contingences matérielles qu'entraîne toute révision critique.

FOURNIER a fait œuvre constructive et très utile; à notre avis, il ne convenait pas de tergiverser indéfiniment sur le point de savoir si l'on devait ou non introduire dans la flore telle ou telle espèce présente seulement à quelques centaines de mètres au-delà de nos frontières politiques, telle ou telle plante signalée une fois dans un grand port maritime, tel ou tel arbre abondamment utilisé dans les peuplements forestiers artificiels. Sur de telles questions, bien secondaires d'ailleurs en regard de nombre de problèmes de systématique fondamentale, on aura bien des difficultés à réunir l'unanimité des suffrages.

FOURNIER, à la suite de COSTE, de ROUY et CAMUS, de Gaston BONNIER, de JEANPERT, sut, pratiquement sans appuis officiels, sans personnel, mener à son terme une œuvre qui demeure suffisamment remarquable pour mériter respect et admiration. S'il fallait apporter un renouveau, serait-il judicieux de bouleverser l'esprit d'une telle Flore, avant tout livre de détermination? Celui qui veut connaître le nom d'une plante recherchera-t-il des données bien différentes de celles existant déjà, pour la France, dans la documentation accumulée par les auteurs ci-dessus?

ROUY et CAMUS, Gaston BONNIER ont tracé une première voie : leurs ouvrages sont de type encyclopédique et, en cela, ils ne peuvent être que des ouvrages de laboratoire; à tous il manque des informations essentielles (formes biologiques, caractères anatomiques, caryologiques, phytosociologiques; indication des types de nomenclature, mise en évidence des basionymes, historique de la prospection, etc.), mais les auteurs n'avaient pas entre les mains de synthèses systématiques ou biologiques assez complètes. COSTE, JEANPERT, FOURNIER travaillèrent dans une direction différente : leur but était de mettre à la portée de chacun un ouvrage commode; ces deux aspects de la présentation d'un état momentané de la connaissance ne sont guère conciliables; les confondre aurait risqué de conduire à l'incohérence. FOURNIER a évité un piège; il a publié d'abord une Flore complétive; il s'abstenait ensuite de se plonger dans les pro-

blèmes de la diversification infra-spécifique ou d'origine hybridogène. Sa Flore est un ouvrage de terrain, de détermination; elle demeure pratique en tenant compte essentiellement des caractères immédiatement repérables; elle est homogène dans son ensemble : on ne doit pas en effet décrire dans un genre vingt espèces et cinquante sous-espèces ou variétés, si, dans un autre genre, on néglige la variation faute d'avoir trouvé un « dénominateur commun » pour établir une clé. Dans quelle mesure les caractères extérieurs à la morphologie sont-ils efficaces sur le terrain, cela est bien délicat à juger sur un plan général. Parler de l'anatomie du bois pour déterminer les chênes ou n'importe quel autre arbre sera-t-il indispensable si l'on a vraiment tiré tous les arguments de l'examen des feuilles, des écorces ou des glands? Savoir que l'*Anogramma leptophylla* vit au niveau du maquis de Provence sera-t-il un caractère de reconnaissance pour qui récoltera cette espèce en Bretagne? Mentionner qu'un genre est à n, n', n" chromosomes a sans doute une valeur générale, mais qu'importe à celui qui tenterait une détermination par ce moyen s'il ne sait pas que c'est telle espèce qui est à n', telle autre à n" chromosomes? Devra-t-on analyser l'introgression dans un genre pour ignorer ce phénomène, par manque d'éléments, dans plus de 95 % des cas?

Le grand mérite du Chanoine FOURNIER fut de réaliser une flore qui, malgré ses imperfections inévitables, ouvre à tous une voie vers des connaissances de floristique et de botanique générale; d'ailleurs, s'il en fallait une autre preuve, il suffirait de relire les « Petites Monographies biologiques » que FOURNIER publia.

Soulignant « qu'au temps de ROUSSEAU, la botanique s'enseignait partout, même dans les salons », FOURNIER s'était posé la question de savoir si c'était véritablement « le public qui (avait) rompu avec la botanique ou la botanique qui (avait) rompu avec le public », et il estimait qu'en « s'enfermant avec son microscope et son assortiment chimique, le botaniste (avait) fermé la porte au public ». Ce propos rejoignait en quelque sorte celui de H. FRANCÉ au sujet du *verus botanicus* par l'intermédiaire duquel « mourrait la riante prairie, se fanait l'éclat des fleurs », pour lequel « l'ornement et la joie de nos plaines se muaient en cadavres desséchés ». Sans doute aussi, les contraintes administratives, l'extension inexorable des communautés urbaines ne sont-elles pas étrangères à ce fossé qui peu à peu s'est creusé, non seulement entre le botaniste et le public, mais aussi entre le botaniste et la Nature. Le temps des riches enseignements des herborisations que conduisaient dans la région parisienne les JUSSIEU, les RICHARD, est bien révolu! Mais il convient pourtant de tempérer quelque peu ces images : la compréhension synthétique du monde vivant s'est certainement élaborée beaucoup plus par le biais de la réflexion et des collections que sous le signe d'une contemplation de la Nature. Quiconque connaîtrait, dans toutes leurs stations naturelles de France ou d'Europe, toutes les Androsaces ou toutes les Primevères de ces territoires, ne pourrait prétendre, sans autre étude, connaître vraiment le genre *Androsace* ou le genre *Primula*! Bien qu'insuffisante, l'étude des collections est primordiale, de même que demeure irremplaçable, pour le floriste, l'étude des

spécimens liés aux descriptions, aux citations de la bibliographie : indispensables compléments à la recherche, obligatoirement toujours partielle, des plantes dans leurs stations naturelles. Lorsqu'il demanda à se rapprocher des grandes bibliothèques et des Herbiers parisiens, FOURNIER, floriste, n'ignorait pas cette double nécessité; aussi est-on très surpris du peu d'importance des spécimens qu'il a conservés. « On s'attendrait naturellement à trouver au moins des exemplaires des espèces ou variétés nommées par FOURNIER : las, il n'en est rien, sinon pour *Crepis microtaraxaconoides* et *Minuartia verna longinquipratensis* représentés chacun par un unique échantillon » (FR. P. LITZLER, *in litt.*). Ainsi, bénéficiant, au moment de la rédaction de ses ouvrages, de la proximité des collections nationales, FOURNIER ne s'attacha pas à la constitution d'un herbier personnel.

Pourtant, FOURNIER, philosophe, avait aussi conscience des lacunes dans notre compréhension des faits d'observation.

« On n'aperçoit aucun moyen d'échapper à (certaines) conséquence(s) des méthodes scientifiques. (...) L'espèce n'est pas une simple vue de l'esprit, elle répond (...) à la réalité concrète. (...) Il faut bien comprendre que les caractères indiqués pour distinguer les espèces, ne représentent point, comme on l'imagine parfois, l'originalité de ces espèces dans son essence même. Ils ne sont que des procédés appliqués à déceler cette originalité. Le port, le genre de vie, les adaptations biologiques et éthologiques l'atteindraient de plus près; mais ils sont beaucoup plus difficiles à exprimer en formules concises et précises. (...) Quant à savoir en quoi réside la spécificité, cette forme de vie mystérieusement originale et obstinément constante, notre science est encore loin de pouvoir l'expliquer .» (Introduction aux Quatre Flores, 1936.)

A l'époque où des pages du Chanoine FOURNIER se teintaient de quelque pessimisme, le public manifestait également un certain dédain pour l'astronomie... L'évolution des techniques a provoqué le revirement que l'on sait, et le ciel, perdant sa réputation d'inaccessibilité, devient de nos jours l'objet d'un intérêt passionné. Peut-être en sera-t-il de même d'autres activités intellectuelles de l'homme : échappant au machinisme intempestif et retrouvant en même temps une plus large audience, la systématique et la floristique, tout en évoluant, comme le souhaitait PAUL-VICTOR FOURNIER, dans le cadre d'une moderne Biologie, pourraient s'orienter vers la connaissance plus approfondie de la Nature sans devenir des sciences auxquelles « suffira quelque jour un automate enregistreur perfectionné ».